

**Zeitschrift:** Wissen und Leben  
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft  
**Band:** 14 (1914)

**Artikel:** Un poète lyrique : mme la comtesse de Noailles  
**Autor:** Roger-Cornaz, F  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-750769>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# UN POÈTE LYRIQUE

## MME LA COMTESSE DE NOAILLES

L'an dernier, à propos d'une satire de la littérature féminine, j'avais observé, ici-même, que les femmes sont surtout lyriques, même dans le roman, le moins lyrique des genres. Cette remarque s'appliquait particulièrement à M<sup>me</sup> de Noailles. Mais c'était de romans qu'il s'agissait; et l'on ne peut, sans injustice, juger M<sup>me</sup> de Noailles sur ses romans seulement. Car si elle a mérité les suffrages de ses contemporains, si elle doit mériter un jour ceux de la postérité, c'est moins et ce sera moins pour sa *Nouvelle Espérance* ou son *Visage Emerveillé* que pour son *Cœur Innombrable* ou ses *Eblouissements*.

Lyrique jusque dans ses romans, il est naturel qu'elle le soit dans ses poèmes; et ce n'est pas sans raison que son dernier volume de vers, *Les Vivants et les Morts*, porte en épigraphe cette parole de Platon: „L'âme des poètes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire.“ M<sup>me</sup> de Noailles est vraiment et uniquement un poète lyrique. Elle est même, à ce que je crois, le seul poète lyrique qui nous reste. Et c'est ce qui fait à nos yeux la grande valeur de son œuvre, malgré ses imperfections, ses insuffisances, tout ce qui l'empêche, peut-être, et l'empêchera sans doute de plus en plus de prendre et de garder la place à laquelle elle aurait droit par ailleurs.

\* \* \*

Mais qu'est-ce enfin qu'un poète lyrique, et en quoi M<sup>me</sup> de Noailles mérite-t-elle ce beau nom?

Remarquons tout d'abord que le lyrisme est ce qu'il y a de plus poétique dans la poésie même, et qu'on n'est vraiment poète que si l'on est lyrique en quelque mesure et de quelque façon. Le lyrisme ne se manifeste généralement que dans des époques où il y a de la poésie dans les esprits et, pour ainsi parler, dans l'air; et personne, je pense, ne niera qu'il y ait eu plus de poésie dans l'air au seizième siècle, par exemple, ou au début du dix-neuvième que sous le règne des encyclopédistes ou celui de Louis XIV. Le lyrisme apporte généralement une renaissance ou, du moins, un rajeunissement de la poésie; il rouvre des routes oubliées et retrouve les sources perdues. C'est Ron-

sard après le crépuscule poétique du dernier moyen-âge; c'est Rousseau, c'est Chateaubriand, ce sont tous les romantiques après la nuit du dix-huitième siècle.

Et ainsi, toutes proportions gardées, M<sup>me</sup> de Noailles, après les Parnassiens et les „Symbolistes“ dont les meilleurs furent des „artistes“ comme Gautier ou Leconte de Lisle, des ciseleurs comme Heredia, ou des élégiaques comme Verlaine, ou Samain, ou M. de Régnier, — et nous verrons plus tard quelle différence il convient de faire entre le poète élégiaque et le lyrique. —

Le lyrisme, c'est avant tout l'envahissement et le débordement de la personnalité. Le lyrique ne songe qu'à soi, ne parle que de soi. Le „moi“ non seulement ne lui est pas haïssable, mais lui est délectable et lui est nécessaire: c'est sa raison de vivre et sa raison de chanter. Il ne veut ni créer un monde nouveau comme le poète épique ou le dramatique, ni instruire comme l'historien, ni persuader comme l'orateur, ni seulement amuser comme le ciseleur ou le faiseur „d'idylles“ et „d'épigrammes“. Il ne songe qu'à répandre son âme, à étaler son cœur et comme à se crier soi-même à tous les vents du ciel.

Madame de Noailles fait ainsi. Elle est à ses propres yeux la grande affaire de ce monde. Si, dans ses premiers livres, on trouve encore quelques poèmes simplement descriptifs, ou inspirés de l'antique à la façon des Parnassiens, des *Offrande à Pan*, des *Hébé* ou des *Bittô*, il n'y en a presque pas un dans les *Eblouissements* ou dans *Les vivants et les morts* dont elle ne soit elle-même le sujet et le héros. Elle n'emploie que la première personne ou si, d'aventure, elle se sert de la seconde, c'est surtout pour interpeler son cœur ou son âme, ses cheveux, son visage ou ses mains, — ou son amant, c'est-à-dire elle-même encore. Certes il est habituel qu'on se trouve le centre du monde; et il n'est pas rare qu'on le dise ou qu'on l'insinue. Mais l'a-t-on jamais dit, l'a-t-on jamais crié avec une si ardente conviction?

J'ai vu l'immensité moins vaste que mon être:  
L'espace est un noyau que mon cœur contenait,  
Je sais ce qu'est avoir, je sais ce qu'est connaître,  
J'englobe ce qui meurt et naît!<sup>1)</sup>

---

<sup>1)</sup> *Les vivants et les morts.*

Elle se sent si bien le but et la fin de toutes choses qu'elle ne peut concevoir le monde sans elle. Il lui semble impossible que la vie continue quand elle-même aura cessé d'être; et, en vérité, il lui semble impossible qu'elle puisse mourir jamais:

O Mort, *s'il* faut qu'un jour ta flèche me transperce,  
Si je dois m'endormir entre tes bras pesants . . .<sup>1)</sup>

Et encore:

Se pourrait-il vraiment que l'univers détruise  
Ce qu'il a fait de plus ardent!<sup>2)</sup>

Cette souveraineté et cet étalage du moi, voilà le premier trait, et le principal, du poète lyrique. Mais ce moi peut varier à l'infini. Il peut être animé des sentiments les plus divers; ou, plutôt, il peut être animé par trois ou quatre grands sentiments: car, à moins que nous ne soyons des fous ou des maniaques, il n'y a pas en ce monde beaucoup de sentiments qui nous puissent occuper longtemps tout entiers.

Ce peut être la haine — et alors le poète lyrique devient généralement un satirique; et, en effet, il y a souvent du lyrisme dans la satire. Ou ce peut être le patriotisme; ou ce peut être l'amour divin. Mais ce peut être surtout, et c'est le plus souvent, l'amour tout simple, le pauvre et grand et éternel amour. Pour la plupart des hommes l'amour reste la grande affaire ou, du moins, le grand désir ou le grand regret de la vie. Pour la plupart des hommes; et, je pense, pour toutes les femmes. Aussi les poétesses, depuis Sapho, — et à l'exception de Madame Ackermann — n'ont-elles guère chanté que l'amour.

Et M<sup>me</sup> de Noailles plus qu'aucune autre. Son œuvre est un soupir, ou un cri, ou une pâmoison d'amour. Pour elle, c'est l'amour qui donne à la vie son prix et sa signification. Si elle a de la peine à concevoir qu'on ne vive plus, elle ne conçoit point du tout qu'on n'aime pas. Les seules heures qui auront vraiment compté pour elle sont celles, pour parler comme un autre poète<sup>3)</sup>,

dont l'instant fugitif fut compté  
Par le jeune désir et par la volupté.

<sup>1)</sup> Les *Eblouissements*.

<sup>2)</sup> *Les vivants et les morts*.

<sup>3)</sup> M. Henri de Régnier.

Un de ses premiers et de ses plus charmants poèmes est une invocation à l'antique amour:

Enfant Erôs qui joues à l'ombre des surgeons  
Et bois aux sources claires,  
Et qui nourris, ainsi qu'un couple de pigeons  
L'amour et la colère<sup>1</sup>).

L'amour n'est-il pas la seule raison de vivre:

Ne plus aimer surtout, ah! c'est surtout cela! . . .  
Amour, allez-vous en pour qu'on puisse mourir,  
Puisqu'aussi bien c'est vous qui nous forcez à vivre.

Ce n'est pas sans un frisson d'horreur qu'on peut songer au moment où passera le temps d'aimer, où l'amour s'en ira avec la jeunesse:

Pauvre Amour, triste et beau, serait-ce bien possible  
Que, vous ayant aimé d'un si profond souci,  
On pût encor marcher sur le sable durci  
Où l'ombre de vos pas ne sera plus visible?

Revoir sans vous l'éveil douloureux du printemps,  
Les dimanches de Mars, l'orgue de Barbarie,  
La foule heureuse, l'air doré, le jour qui crie  
La musique d'amour qu'Yseut dit à Tristan.

Sans vous, connaître encor le bruit sourd des voyages,  
Le siflement des trains, leur hâte et leur arrêt,  
Comme au temps juvénile, abondant et secret  
Où dans vos yeux clignés riaient les paysages! . . .

— Ah! Jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là,  
Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses,  
Les Plaisirs et l'Amour vous tenant, — quelle chose,  
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela<sup>2</sup>!

Tout bonheur terrestre nous vient de l'amour; mais toute douleur aussi. Car le bonheur est une médaille dont la douleur est le revers. Dans l'œuvre d'un poète de l'amour, — je ne dis pas d'un poète érotique — la douleur ne peut manquer de tenir une grande place. Elle est partout présente dans les poèmes de M<sup>me</sup> de Noailles. La crainte et l'attente d'une douleur prochaine et inévitable donne déjà un accent pathétique à ses premiers chants d'amour; elle parle de „tristes“ plaisirs, parce que, au milieu même des plaisirs les plus vifs, rien ne peut lui faire oublier que le temps fuit et que tout passe.

<sup>1)</sup> Le *Cœur innombrable*.

<sup>2)</sup> L'*Ombre des jours*.

Mais si cette douleur qui est comme tissée dans la trame de nos jours et que le bonheur cache à peine, par place et par instant, de sa broderie légère, si cet écoulement des choses, et cette vanité de tout, si ces mille morts successives dont nous mourons à chaque minute de notre existence, empoisonnent et assombrissent le plaisir, le plaisir en tire aussi son prix inestimable. La douleur est le sel de l'amour, comme la mort est le sel de la vie.

— Ah ! mon cœur, vous n'aurez plus jamais d'autres biens  
Que d'espérer l'Amour et les jeux qui l'escortent ;  
Et vous savez pourtant le mal que vous apporte  
Ce dieu tout irrité des combats dont il vient . . .<sup>1)</sup>

A mesure que le poète avance dans la vie et dans son œuvre, ce sentiment du prix de la douleur devient de plus en plus profond, noble et grave, jusqu'à ce qu'il semble voir dans la douleur la grande amie, l'initiatrice aux plus sublimes mystères :

J'ai construit jusqu'aux cieux la tour de ma détresse  
N'interrompant jamais cet épuisant labeur ;  
Il reluit de désirs, il brûle de caresses,  
Et les vitraux sont faits du cristal de mes pleurs ;  
Et maintenant, debout sous l'azur qui m'écoute,  
Je vois, dans un triomphe à l'aurore pareil,  
Ma féconde douleur se dresser sur ma route  
Comme un haut monument baigné par le soleil<sup>2)</sup>.

Ou encore :

Quand la douleur est vaste, ardente, sans mélange,  
Quand elle aveugle ainsi qu'un ténébreux soleil,  
Elle est dans l'eau qu'on boit et dans le pain qu'on mange,  
Et dans les rideaux du sommeil !

Les arceaux de l'azur, le fier tranchant des cimes,  
La longueur des cités et leurs hauts monuments  
Ne sont qu'une eau rampante et qu'un grisâtre abîme  
Auprès de son envollement !

Douleurs qui me comblez, chantez, voix infinie !  
Attachez à mon cou vos froids colliers de fer ;  
Qu'importe l'esclavage et la dure agonie,  
Je vois les mondes entr'ouverts !<sup>3)</sup>

L'Amour instruit par la douleur, la jeunesse avertie et exaltée par la fuite du temps et la certitude épouvantable de la

<sup>1)</sup> Le *Cœur innombrable*.

<sup>2)</sup> *Les vivants et les morts*.

<sup>3)</sup> *Les vivants et les morts*.

mort, il n'en faut pas plus pour inspirer le poète lyrique : et ce sont là des thèmes à chanter éternellement. Mais, depuis que Rousseau a découvert la nature, depuis que les romantiques en ont fait un si continual et, parfois, un si magnifique usage, elle est devenue le décor, ou l'accessoire habituel de toute poésie. Et rien, en effet, ne se mêle mieux aux accents du cœur que les mille voix de la terre, la chanson des eaux, le bruit des vents, le murmure de la pluie ; le reflet d'un beau ciel colore nos émotions de nuances plus riches et plus délicates ; et il suffit du parfum d'une jacinthe au printemps ou de l'odeur des feuilles mortes en automne pour faire naître en nous le désir d'aimer ou le regret de n'aimer plus.

Il était donc tout naturel que M<sup>me</sup> de Noailles eût, comme on dit le „sentiment de la nature“. Ce qu'il faut admirer, c'est que ce sentiment soit si vif en elle, si profond et presque si religieux. Elle mêle la nature à tout ce qu'elle éprouve, et il semble parfois qu'elle ne vive que pour voir, entendre, respirer, toucher toutes les humbles merveilles du monde :

Nature, je reviens à vous sur toutes choses,  
Je vous revois, je vous reprends, je me repose  
Comme un promeneur las qui trouve sa maison.  
— Je ne veux plus aimer que vos quatre saisons  
Qui sont toute la joie et toute l'innocence . . .  
Je vivrai désormais près de vous, contre vous,  
Laissant l'herbe couvrir mes mains et mes genoux  
Et me vêtir ainsi qu'une fontaine en marbre ;  
Mon âme s'emplira de guêpes comme un arbre,  
D'échos comme une grotte, et d'azur comme l'eau . . .

Et, quand le jour viendra d'aller sous votre terre,  
Se mêler au fécond et végétal mystère,  
Faites que mon cœur soit une baie d'alisier,  
Un grain de genièvre, une rose au rosier,  
Une grappe à la vigne, une épine à la ronce,  
Une corolle ouverte où l'abeille s'enfonce . . .<sup>1)</sup>

Ou encore :

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,  
Nul n'aura comme moi si chaudemment aimé  
La lumière des jours et la douceur des choses,  
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.

<sup>1)</sup> Le *Cœur innombrable*.

Les forêts, les étangs et les plaines fécondes  
*Ont plus touché mes yeux que les regards humains;*  
Je me suis appuyée à la beauté du monde,  
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

J'ai porté vos soleils ainsi qu'une couronne  
Sur mon front plein d'orgueil et de simplicité,  
Mes jeux ont égalé les travaux de l'automne  
Et j'ai pleuré d'amour aux bras de vos étés<sup>1)</sup>.

Ou encore ces vers plus riants:

Nature, vous avez fait le monde pour moi,  
Pour mon désespoir et ma joie!  
Le soleil pour qu'il glisse entre mes bras étroits,  
Et l'air bleu pour que je m'y noie!

Vous avez fait pour moi le sensible oranger,  
Les soirs percés d'étoiles vives,  
La feuille courbe où la cigale va loger,  
Les eaux avec leurs belles rives!<sup>2)</sup>

Et si la nature lui cause presque autant de volupté que l'amour même, elle lui cause aussi presque autant de douleur:

Oh! Nature, Nature, épuisante Nature,  
Je vous entendis; ainsi je ne verrai jamais  
Vos sources, vos chemins, vos feuillures de mai,  
Sans qu'en mon cœur s'élance une blessure aiguë . . .<sup>3)</sup>

Etre privé du spectacle du monde semble presque aussi terrible que de ne plus connaître la douceur de l'amour:

Et l'on est tout-à-coup heureux comme à neuf ans,  
On rit près d'un massif de fleurs tièdes et lisses,  
On est soi-même abeille, aurore, brise, vent,  
On est un cœur qui va jusqu'au fond des calices,  
On est un corps avec des antennes de miel,  
Une âme avec des feux, des ailes, des pétales,  
On est tout l'univers enivré sous le ciel . . .  
Mais un jour, ce sommeil, dans la terre natale!<sup>4)</sup>

Madame de Noailles se promène en rêve et en réalité à travers tout le monde et elle se plaît aux paysages les plus divers:

Voir le bel univers, goûter l'Espagne ocreuse  
Son tintement, sa rage et sa dévotion,  
Voir, riche de lumière et d'adoration,  
Byzance, consolée, inerte et bienheureuse!

<sup>1)</sup> Le *Cœur innombrable*.

<sup>2)</sup> Les *Eblouissements*.

<sup>3)</sup> L'*Ombre des jours*.

<sup>4)</sup> Les *Eblouissements*.

Voir la Grèce, debout au bleu de l'air salin,  
Le Japon en vernis et la Perse en faïence,  
L'Egypte au front bandé d'orgueil et de science,  
Tunis ronde et flambant d'un blanc de Kaolin.

Voir la Chine buvant aux belles porcelaines,  
L'Inde jaune accroupie et fumant ses poisons,  
La Suède d'argent avec ses deux saisons,  
Le Maroc en arceaux, sa mosquée et ses laines.

Voir la Hollande . . .  
Voir la sombre Allemagne . . .<sup>1)</sup>

Et que sont, dans *Les Vivants et les Morts*, la série de poèmes réunis sous le titre de *Climats* si non un voyage à travers quelques-uns des plus beaux lieux du monde, la Sicile ou Venise, le Léman ou les bords du Rhin?

Elle n'est pas de ceux qui s'écrient, comme Sainte-Beuve:  
Naître, vivre et mourir dans la même maison.  
Et si elle le dit une fois, c'est comme on parle d'un joli rêve dont on ne demande pas la réalisation:

Heureux qui dans sa ville, hôte de sa maison,  
Dès le matin joyeux et doré de la vie  
Goûte aux mêmes endroits le retour des saisons  
Et voit ses matinées d'un calme soir suivie . . .  
Heureux celui qui sait goûter l'ombre et l'amour,  
De l'ardente cité à ses coteaux fertiles,  
Et qui peut, dans la suite innombrable des jours,  
Désaltérer son rêve au fleuve de sa ville<sup>2)</sup>.

Cette nature bien-aimée, M<sup>me</sup> de Noailles n'en chante pas plus les aspects grandioses et les paysages fameux que les plus humbles sites, les arbres familiers, les ruisseaux sans nom, les petits jardins où croissent les plantes potagères:

Dans le jardin, sucré d'œillets et d'aromates,  
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu,  
Et que les lourds frelons suspendus aux tomates,  
Chancellent de rosée et de sève pourvus . . .  
L'air chaud sera laiteux sur toute la verdure,  
Sur l'effort généreux et prudent des semis,  
Sur la salade vive et le buis des bordures,  
Sur la cosse qui gonfle et qui s'ouvre à demi . . .  
Un goût d'éclosion et de choses juteuses  
Montera de la courge humide et du melon . . .<sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> *L'Ombre des jours.*

<sup>2)</sup> *Le Cœur innombrable.*

<sup>3)</sup> *Le Cœur innombrable.*

Elle ne se borne pas à s'appuyer magnifiquement „à la beauté du monde“; elle dit aussi:

Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente  
Du feuillage flexible et plat des haricots . . .

Je n'aurai plus d'orgueil, et je serai pareille  
Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité  
A mon frère le pampre et ma sœur la groseille . . .

On s'est beaucoup moqué de ces comparaisons; et elles ont en effet quelque chose qui prête à rire. Mais pourquoi veut-on que la naïveté en soit feinte? Pourquoi ne seraient-elles pas, au contraire, une marque toute simple de ce grand amour que M<sup>me</sup> de Noailles porte à la nature?

Elle ne la chérit pas seulement. Elle se fond en elle, communie avec elle, la distingue à peine de soi-même:

Je suis comme le temps, ma vie est faite avec

La matière du monde . . .<sup>1)</sup>

J'écouterai chanter dans mon âme profonde  
L'harmonieuse paix des germinations<sup>2)</sup>

Les torrents des rochers, le sable blond des rives,  
Les vaisseaux balancés, l'automne dans les bois,  
Les bêtes des forêts surprises et captives  
Méditaient dans mon cœur et gémissaient en moi!<sup>3)</sup>

Etre dans la nature ainsi qu'un arbre humain,  
Etendre ses désirs comme un profond feuillage  
Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage,  
La sève universelle affluer dans ses mains,

Vivre, avoir les rayons du soleil sur la face,  
Boire le sel ardent des embruns et des fleurs  
Et goûter chaudemment la joie et la douleur  
Qui font une buée humaine dans l'espace<sup>4)</sup>.

Ce n'est pas elle-même seulement qu'elle mêle ainsi à la nature. Elle confond ceux qu'elle a aimés avec les paysages où elle les a connus. Elle dit à un ami:

— Vous n'êtes plus pour moi ces jardins de Vérone . . .

Vous n'êtes plus la France et le doux soir d'Hendaye . . .

Vous n'êtes plus l'Espagne . . .

Vous n'êtes plus ces bois sacrés des bords de l'Oise.

Vous n'êtes plus pour moi les faubourgs du Bosphore . . .<sup>5)</sup>

PARIS

F. ROGER-CORNAZ

(La fin au prochain numéro)

<sup>1)</sup> Les *Eblouissements*. <sup>2)</sup> Le *Cœur innombrable*. <sup>3)</sup> *Les Vivants et les Morts*. <sup>4)</sup> Le *Cœur innombrable*. <sup>5)</sup> *Les Vivants et les Morts*.